

**3^{èmes} RENCONTRES
INTERNATIONALES
D'ART
CONTEMPORAIN**

LA ROCHELLE

24 JUIN / 5 JUILLET '75

Comité d'honneur

Georges Auric

Jean-Louis Barrault

Jean Duvignaud

Maurice Le Roux

Olivier Messiaen

Michel Philippot

Alain Robbe-Grillet

Président d'honneur

Michel Crépeau, député-maire de La Rochelle

Président

Dr Georges Sabatier

Directeur Artistique

Claude Samuel

Administrateur

Sylvio Samama

Coordination

La Recherche Artistique

Les Rencontres Internationales d'Art Contemporain
sont organisées par le Comité rochelais des Rencontres
avec la collaboration de Radio-France,
de la Maison de la Culture de La Rochelle,
et du Conservatoire Municipal de La Rochelle

Sous le haut patronage de M. Michel Guy
Secrétaire d'Etat à la Culture

Les Rencontres Internationales d'Art Contemporain
constituent une entreprise considérable, dont la
réalisation a été rendue possible grâce à l'aide morale
et matérielle de nombreux amis, à qui nous adressons
ici nos remerciements :

La Ville de La Rochelle

Le Secrétariat d'Etat à la Culture

Direction de la Musique

Direction du Théâtre

Caisse des Monuments historiques

Le Fonds d'intervention culturelle

Radio-France

La Radiodiffusion néerlandaise

L'Association française pour l'action artistique

Le Conseil général de Charente-Maritime

Le Conseil régional de la région Poitou-Charente

La Chambre de commerce et d'industrie de La Rochelle

Les Editions Salabert

La S.A.C.E.M.

La Compagnie U.T.A.

CARTE BLANCHE A JEAN-LOUIS BORY

Jean-Louis Bory présente cinq films de son choix :

Shanghai Express (1932) de Josef von Sternberg avec Marlène Dietrich, Clive Brook, Anna May Wong, Warner Oland et Eugène Pallette.

Roger La Honte (1966) de Riccardo Freda. Adaptation et scénario de Jean-Louis Bory, d'après le roman de Jules Mary, avec Georges Geret, Irène Papas, Anne Vernon, Jean-Pierre Marielle, Marie-France Boyer, Jean Carmet. Durée : 1 h 45.

La Guerre du pétrole n'aura pas lieu de Souhel Ben Barka (1974), avec Claude Giraud, Hassan Ganouni, Philippe Leotard, Sacha Pitoeff, Claudio Gora et Jean-Louis Bory (Maroc).

Le Chacal de Nahueltoro de Miguel Littin (1970) (Chili).

— Voir fiche technique dans la section « Le monde tel qu'il est »—

Le Voyage des Comédiens de Théo Angelopoulos (1974) (Grèce)

— Voir fiche technique dans la section « Le monde tel qu'il est »—



Le voyage des comédiens

Le cinéma, c'est simple, ça doit aider à vivre. A mieux vivre. C'est-à-dire à mieux voir et à mieux entendre : voir, entendre des choses, des gens, des faits — une réalité — que, sans cette aide, nous ne verrions pas ou nous verrions mal. Voyant et entendant mieux, à mieux comprendre et plus; donc, si possible, à aimer plus et mieux.

Etant bien entendu qu'il existe, outre la « réalité réelle » (le spectacle du monde) un univers au-delà ou en marge de cette réalité-là pour l'exploration duquel le cinéma se montre merveilleusement armé. Les droits de l'imagination à côté des devoirs de l'observation. Méliès à côté de Lumière. Caméra = **chambre** fabuleuse. Non seulement elle montre tout ce qui est mais elle rend tout possible, à commencer par l'impossible.

Ne me demandez pas si je pratique une critique existentialiste ou essentialiste, ou situationniste ou structuraliste ou je ne sais quoi d'autre en iste. Je n'en sais rien et je m'en moque. Un film, pour moi, c'est quelque chose de vivant. Chaque film renouvelle l'aventure. Aucun concept du cinéma en soi, aucun dogmatisme a priori ne m'embarrasse. Ce n'est pas le cinéma qui excite d'abord, ce sont des films.

Et puis, oui, peut-être, si tout va bien, il existe alors le cinéma.

Prière à Saint Lumière et à Saint Méliès.

O Saint Lumière! O Saint Méliès! Faites que vivent les films venus des quatre coins du monde pour s'offrir au public vivant des salles vivantes. Faites

que s'accélère l'arrivée à l'âge du spectacle des innombrables générations à venir pour lesquelles la question de savoir s'il faut prendre le cinéma au sérieux n'est pas une question sérieuse. Rappelez aux auteurs qu'il n'y a pas de genres mineurs, il n'y a que des auteurs minables, que « mettre en scène » — ou, plutôt, **réaliser** — c'est regarder le monde tel qu'on le pense et rendre sensible cette pensée. Aidez-les à dominer l'engrenage de l'industrie et du commerce pour affirmer la primauté de la recherche même si (surtout si) elle culbute nos petites habitudes. Aidez-les à voir sans trébucher. Aidez-moi, pauvre critique, à voir sans me mentir et à aider à voir sans concession.

Amen./Jean-Louis Bory.

HOMMAGE A VOLKER SCHLÖNDORFF

Volker Schlöndorff est né le 31 mars 1939. Fils d'un médecin de Wiesbaden, il part à l'âge de quinze ans pour la France, fait des études de philosophie et d'économie politique à Paris, entre à l'IDHEC et devient assistant de plusieurs réalisateurs dont Louis Malle, Jean-Pierre Melville et Alain Resnais.

Son premier long métrage, **Les Désarrois de l'élève Törless** d'après Musil, très bien accueilli par la critique et par le public obtient le Prix de la Critique Internationale au Festival de Cannes en 1966. Du coup, Schlöndorff devient l'une des figures de proue du jeune cinéma allemand qui se réveille d'un long sommeil. Il tourne en 1966 son deuxième film **Vivre à tout prix** puis **Michael Kohlhaas** dont le scénariste est le dramaturge anglais Edward Bond (en 1968). Ce film, depuis sa participation au Festival de Cannes en 1969, est resté inédit en France.

En 1969, il met en scène **Baal**, d'après Brecht avec R.W. Fassbinder et Margarethe von Trotta qui deviendra sa femme. En 1970, **La soudaine richesse des pauvres gens de Kombach** assoit sa renommée internationale. Un film inédit en France : **La Morale de Ruth Halbfass** précède d'un an le tournage de **Feu de paille** (1972).

L'hommage que les Rencontres Internationales de La Rochelle rendent à Volker Schlöndorff a essentiellement pour but de proposer au public l'œuvre cohérente d'un jeune metteur en scène qui prendra dans l'histoire du cinéma une place très importante et qui est, en outre, directement responsable de l'activité fébrile et passionnée du jeune cinéma allemand depuis dix ans.

Les Désarrois de l'élève Törless

(Der Junge Törless)

Mise en scène : Volker Schlöndorff

Scénario : V. Schlöndorff d'après le roman de Robert Musil

Images : Franz Rath

Musique : Hans-Werner Henze

Montage : Claus von Boro

Producteur : Franz Seitz (Munich) - NEF (Paris)

35 mm - noir et blanc - 1 h 30 - 1965.

D'après l'œuvre célèbre de Musil. Un internat isolé dans les Alpes bavaroises à l'époque de la monarchie austro-hongroise. L'élève Törless, un garçon intelligent et sensible, est à la fois protégé et mené par deux autres élèves Beineberg et Reiting, qui dominent la classe. Un jour, un autre élève, Basini qui a volé de l'argent, est brutalisé et torturé par Beineberg et Reiting qui, à cause de son délit, voient en lui une proie facile. Törless, placé devant



La soudaine richesse des pauvres gens de Kombach

cette montée du sadisme chez de jeunes garçons, se pelotonne dans une attitude de complicité tacite. Quand il se rend compte de son devoir moral, il est déjà trop tard. Selon Schlöndorff, le film est une évidente parabole.

Vivre à tout prix

(Mord und Totschlag)

Mise en scène : Volker Schlöndorff
Scénario : V. Schlöndorff, G. von Rezzori, N. Franz, A. Boyer
Images : Jürgen Dohme
Musique : Brian Jones (des Rolling Stones)
Montage : Claus von Boro
Producteur : Rob P. Houwer
Distr. en France : Universal
35 mm - couleur - 1 h 30 - 1967

Lors d'une querelle, Marie tue son amant Hans. Elle achète la complicité de Gunther afin qu'il la débarrasse du corps. Le soir, tous deux partent à la recherche d'un ami de Gunther : Fritz. Hans, ficelé dans un tapis, est enterré sommairement dans la tranchée d'une autoroute en construction. De retour à la ville, les jeunes gens se séparent. Marie retourne servir à son bar. Sur le chantier, un bulldozer déblaie... Un film sur une génération sans but ni foi, sans espoir ni désespoir.

Michael Kohlhaas

(Michael Kohlhaas der Rebell)

Mise en scène : Volker Schlöndorff
Scénario : Volker Schlöndorff et C. Biddle Wood
Adaptation : Edward Bond
Images : Willy Kurant
Musique : Stanley Myerr
Montage : Claus von Boro
Producteur : Oceanic Films
Distrib. en France : Columbia
35 mm - couleur - 1 h 40 - 1968

Kohlhaas est un marchand de chevaux, travailleur et honnête. Il vit en Allemagne vers le milieu du XVI^e siècle. Son intransigeance à l'égard des vertus qu'on lui a enseignées le font entrer en conflit avec les autorités locales. Son amour de la justice en font bientôt un hors-la-loi et un meurtrier. Très librement inspiré par la nouvelle de Kleist, ce film à grande mise en scène est une réflexion sur le pouvoir, la justice, l'engrenage d'une révolte née d'un incident apparemment mineur.

La soudaine richesse des pauvres gens de Kombach

(Der plötzliche Reichtum der Armen Leuten von Kombach)

Mise en scène : Volker Schlöndorff
Scénario : V. Schlöndorff et Margarethe von Trotta
Images : Franz Rath
Musique : Klaus Doldinger
Montage : Klaus von Boro
Producteur : V. Schlöndorff
Distr. en France : Cinémas Associés
35 mm - noir et blanc - 1 h 50 - 1970

1820 dans un village de Hesse. Les paysans misérables rêvent de l'Amérique pour échapper à leur sort. Mais le Nouveau Monde est loin. Ils décident de s'emparer de la recette que doit transporter un certain jour à une certaine heure le collecteur d'impôts. Mais, loin d'être des brigands, ce ne sont que de braves bougres qui brusquement sont poussés par la misère à tenter leur chance. Après plusieurs échecs, ils réussissent. Ils ne seront riches que peu de temps. Traqués par la justice ils avouent, demandent le pardon des hommes et sont pourtant froidement exécutés.

La Morale de Ruth Halbfass

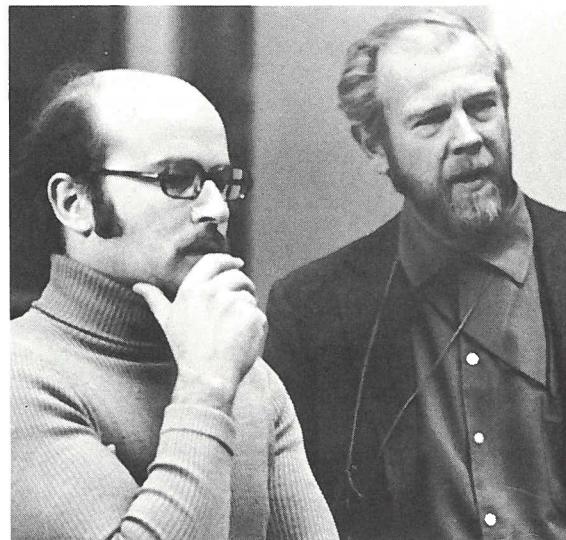
Film totalement inédit en France avec la participation de Senta Berger et Helmut Griem. Il s'agit d'une variation sur le thème de la « femme infidèle ». Le film fut tourné en 1971. Il dure 1 h 30.

Baal

(d'après Brecht avec R.W. Fassbinder et Margarethe von Trotta) - sous réserves.

et Les Raisons de Georgina

(60 mn) d'après Henry James - sous réserves.



Volker Schlöndorff et l'opérateur Sven Nykvist

HOMMAGE A MANUEL DE OLIVEIRA

« Sensible, épris d'art, intelligent. Le meilleur réalisateur portugais. » Cette opinion, exprimée par Georges Sadoul dans son **Dictionnaire des Cinéastes**, est tout à fait exacte. La jeune génération de cinéastes reconnaît en lui un maître.

Il est né, en 1908, à Porto.

Douro, labours riverains

(Douro, Faina Fluvial)

Mise en scène, production et montage : Manuel de Oliveira
Images : Antonio Mendes
Musique : Luis de Freitas Branco
35 mm - noir et blanc - 18 mn - 1931

Ce documentaire décrit les activités qui se déroulent quotidiennement le long du bord droit du fleuve Douro, lors de son passage à travers la ville de Porto : la circulation, le chargement et le déchargement des bateaux, le fleuve et ses ambiances, le pont, les quartiers où vit la population de travailleurs, qui retire du labeur fluvial son gagne-pain.

Aniki Bobo

Mise en scène et scénario : Manuel de Oliveira, d'après un conte de Rodrigues de Freitas
Dialogues : Manuel Matos et Manuel de Oliveira
Images : Antonio Mendes
Montage : Vieira de Sousa
Assistant à la réalisation : Manuel Guimaraes
Producteur : Antonio Lopes Ribeiro. Coproducteur : Manuel de Oliveira
35 mm - noir et blanc - 1 h 10 - 1942
Interprétation : Nascimento Fernandes (le commerçant), Fernanda Matos (Teresinha), Horacio Silva (Carlitos), Antonio Santos (Eduardito), Antonio Morais Soares, Feliciano David, Manuel de Sousa, Vital dos Santos, Armando Pedro, Manuel de Azevedo.

Aniki Bobo pourrait se traduire en français par « Am-stram-gram ». C'est, en effet, le début de la formule magique qui, dans les jeux d'enfants, permet de déterminer, sans discussion, ceux qui sont les gendarmes et ceux qui sont les voleurs...

Les enfants d'**Aniki Bobo** sont portugais. Ils vivent à Porto, dans l'antique cité bourgeoise, dévote et besogneuse, au bord du Douro, le fleuve de la richesse et du labeur. Sur ses rives escarpées se pressent des quartiers populaires, bruyants, pittoresques, où s'affairent mille petits métiers, où les enfants sont pauvres, libres et aventureux.



Mystère du printemps

(Acto da Primavera)

Mise en scène, production, images, montage : Manuel de Oliveira

Scénario : Manuel de Oliveira, d'après un sujet de Francisco Vaz de Guimaraes

Assistant : Antonio Reis

Son : Arthur M. Smith

35 mm - couleurs - 1952

Interprétation : Nicolau Nunes da Silva (le Christ), Ermelinda Pires (la Vierge), Maria Madalena (Madeleine), Francisco Luis, Amelia Chavez, Luis de Sousa, Renato Palhares, Germano Carneiro, Justiniano Alves, Joao Miranda

Dans certains villages reculés du nord du Portugal se réalisent encore, certaines années, conformément à une vieille tradition, des représentations du mystère de la Passion. Ce spectacle, d'origine médiévale, a lieu à l'occasion des fêtes de Pâques et est entièrement joué par les paysans de l'endroit et sur leur propre initiative. En guise d'introduction, nous voyons les paysans vivre leur vie de tous les jours et, peu à peu, entrer dans la peau de leurs personnages. Des gens de tous les villages voisins affluent, comme les touristes, pour assister au spectacle. Le « présentateur », le vieux Siméon, du haut d'une tribune montée en pleine campagne, s'adresse à la foule et énumère les différentes phases du mystère. Puis Jésus entre en scène...

Le Peintre et la Ville

(O Pintor e a Cidade)

Mise en scène, production, images et montage : Manuel de Oliveira

Assistant à la réalisation : Lopes Fernandes

Musique : Rev. Luis Rodrigues

Son : Alfredo Pimentel et Joaquim Amaral

35 mm - couleurs - 32 mn - 1956

Interprétation : Antonio Cruz (le peintre) et la ville de Porto

Ce film est un documentaire sur la ville de Porto d'après les aquarelles du peintre Antonio Cruz. Le peintre sort de son atelier et parcourt la ville. Celle-ci nous est montrée sous divers aspects, des scènes prises du réel alternant avec des aquarelles qui nous donnent la vision personnelle du peintre.

Bénilde ou la Vierge-Mère

(Bénilde ou a Virgem Mae)

Mise en scène et scénario : Manuel de Oliveira, d'après la pièce de José Régio

Film inédit

35 mm - couleurs - 1 h 50 - 1974

Interprétation : Maria Barroso

Le pain

(O Pao)

Mise en scène, production, images et montage : Manuel de Oliveira

Assistants à la réalisation : Lopes Fernandes et Sebastiao de Almeida

Son : Fernando Jorge et Antonio Ribeiro

35 mm - couleurs - 24 mn - 1959

Le travail de l'homme dans le cycle du blé : fécondation, naissance, transport du grain, mouture industrielle, panification moderne, distribution et consommation du pain, retour du blé à la terre. Un nouveau cycle commence.

La Peinture de mon frère Julio

(As Pinturas de Meu Irmao Julio)

Mise en scène, production, images et montage : Manuel de Oliveira

Poèmes et commentaire : José Régio

Musique : Carlos Paredes

Son : Abreu et Oliveira

16 mm - couleurs - 15 mn - 1958-59

C'est la nostalgie d'un poète absent de son pays natal, Vila do Conde, qui anime les images d'un souvenir : les peintures de son frère Julio conservées dans la vieille maison natale.

Le Passé et le Présent

(O Passado e o Presente)

Mise en scène et montage : Manuel de Oliveira

Scénario : Vincente Sanchez et Manuel de Oliveira

Images : Acacio de Almeida

Producteurs : Centre portugais de cinéma et Manuel de Oliveira

35 mm - couleurs - 1 h 55 - 1971

Interprétation : Maria de Saisset, Manuela de Freitas, Barbara Vieira, Alberto Inacio, Pedro Pinheiro, Antonio Machado, Duarte de Almeida, José Martinho, Alberto Branco

Manuel de Oliveira s'est emparé d'une pièce plus ou moins ignorée et l'a transformée en un film. Il se trouve que l'œuvre de Vincente Sanchez, **La Farce tragique**, est présente tout au long du film dans son intégrité. Réflexion dramatique sur le mariage, où trois histoires (ou situations) exemplaires et paradoxales se croisent avec une extrême précision, et d'une manière géométrique telle que le lecteur les envisage doublement, comme les alinéas d'un raisonnement et comme les données d'un jeu d'humour. **Le Passé et le Présent** est une œuvre tout à fait particulière dans la cinématographie portugaise. Oliveira a su, en transposant le texte

Voici plus de trente ans que Manuel de Oliveira illustre le cinéma portugais. Le petit nombre de films qu'il a réalisés est moins le fait d'une inspiration courte que des conditions dans lesquelles il travaille. Le cinéma portugais manquait d'argent, de débouchés, de techniciens, de cinéastes enfin. Ce cinéma est un artisanat : ainsi Oliveira fait-il tout lui-même : scénario, dialogues, mise en scène, photographie, montage et production. La lenteur d'exécution et la coordination des parties sont garantes d'une certaine perfection dont toute l'œuvre porte la marque, d'un accord entre le monde uniment senti et la reproduction fidèle de cette unité.

« J'ai toujours défendu le documentaire que je considère comme une forme véritable du cinéma, mais je suis tout de même plus intéressé par le matériel humain. Je pense avoir mis dans **La Chasse** des choses qui n'appartiennent pas vraiment au documentaire et qui sont des tentatives frustrées d'arriver à ce long métrage que je ne peux pas faire » (propos recueillis en 1965, par J.-C. Biette/ Les Cahiers du Cinéma).

théâtral de Vincente Sanches, créer un espace, un rythme et un langage qui valorisent extraordinairement la pièce.

Nous sommes souvent amenés à penser au **Charme discret de la bourgeoisie** de Buñuel. Néanmoins, le seul point commun qui existe entre les deux films, c'est qu'ils ont été tournés la même année et à la même époque.

La Chasse

(A Caça)

Mise en scène, scénario, production, images et montage : Manuel de Oliveira

Son : Fernando Jorge et Manuel Fortes

35 mm - couleurs - 20 mn - 1963

Interprétation : Joao Almeida (Roberto), Antonio Santos (José), Albino Freitas (le cordonnier), Manuel Sa (le manchot).

(Les interprètes sont de la région où se déroule l'action. Ce ne sont pas des acteurs)

Deux jeunes amis sortent ensemble un matin. Ils veulent aller à la chasse, mais le père de l'un des deux refuse de leur prêter son fusil. Les deux amis, déçus, vont se promener du côté des marécages. L'un d'eux tombe dans des sables mouvants et appelle au secours, tandis que son compagnon court jusqu'au village afin d'y trouver de l'aide. Et une insolite opération de sauvetage commence...

CINQ ASPECTS DU JEUNE CINEMA FRANÇAIS

Allégorie

Mise en scène : Christian Paureilhe
Images : Jean-Luc Rosier et Christian Paureilhe
Musique : Marian Kouzan, Martin Circus
Montage : Claude Anne, Christian Paureilhe
Producteur : Contre-Champ, Paris
Distr. en France : Capital Films
16 mm - couleurs - 1974

Interprétation : Jean-Luc Boutté, Marie-Ange Chaplain, Pascal Chaplain, Sophie Chemineau, Sylvie Coste, Nadine Dey, Korinne Gosset, Dominique Groussier, J.-L. Leconte, Christophe Letien, J.-M. Mention, Gérard Murry, Robert et Marie Paureilhe, Christian Paureilhe, M.-H. Perkins, Gaëlle Pion, André Weinfeld

Film-chant, sans aucun dialogue, sans aucune parole, sans histoire dicible mais des images, un déluge d'images ponctuées de musique qui, à elles seules, expriment sentiments, récits, histoires. Des images livrées dans leur imprévisibilité à l'imagination sauvage du spectateur.

Ce film est l'essai d'un chant allégorique sur la douleur humaine. Le réalisateur l'a voulu comme un requiem, mais il doit être compris dans sa matérialité. Le travail achevé, la musique se réduit à une combinaison de sons, le film à une combinaison de plans ramenée à une fonction de plans.

Christian Paureilhe est né à Paris en 1947. Depuis 1964, stagiaire-monteur et réalisateur, assistant-monteur, chef-monteur.

Ecrit et réalisé en 1968-1970, un premier long métrage : **La Plaine du Vivivouliouli**. En 1973, il tourne **Fil à fil** (court métrage) et, en 1974, **Allégorie**. En 1975 il signe un nouveau court métrage **Caméra** et prépare un long métrage : **Way out**.

Quatre journées d'un partisan

Mise en scène : Alain Aubert
Scénario : Alain Aubert
Images : Dominique Lefebvre
Musique : Gilles Servat
Montage : Alain Aubert
Production : U.P.C.B.
35 mm - noir et blanc - 1 h 30 - 1975 (inédit)

Interprétation : Arcady, Gilles Servat, René Vauthier, Anita Aubert

1984. Date-symbole. Au sein d'une tourmente mondiale dont le partisan ne voit et n'entend que

les signes, il se veut « en-deçà du vent », en-deçà de la conscience historique. D'un coup de fouet intellectuel et affectif jaillit sa rage.

1988. Date possible vingt ans après. Le réel nouveau est là, que la voix brasse longuement. Enfin « au-delà du vent » (de la Révolution), n'oublions pas que la haine sera le nerf de notre descendance. Telles sont les **Quatre journées d'un partisan**, sereinement voulu film-poème politique. (Perspectives du cinéma français Cannes 75)

Alain Aubert signe son premier long métrage avec **Quatre journées d'un partisan**. Ancien élève de l'IDHEC, il est parti au Niger où il a réalisé quelques courts métrages. Professeur de réalisation et de montage de l'Ecole de Vaugirard. Très attaché culturellement à la Bretagne.

L'Assassin musicien

Mise en scène : Benoît Jacquot
Scénario : Benoît Jacquot, d'après Dostoïewsky
Images : Bruno Nuytten
Musique : Mozart, Strawinsky, Schoenberg, Beethoven, Haydn
Production : Sunchild-Stephane Tchaladjieff
35 mm - couleurs - 2 h - 1974 (inédit)

Interprétation : Joel Bion (Gilles), Anna Karina (Louise), Gunars Larsens (Stéfan Storm), Hélène Coulomb (Anne), Philippe March, Howard Vernon, Daniel Isoppo

C'est l'histoire d'un jeune paranoïaque, Gilles, qui se complait dans la pauvreté pour essayer de se persuader qu'il est le plus grand violoniste du monde. Il méprise les arrivistes mais magouille pour qu'on s'intéresse à lui; il méprise les « arrivés » mais accuse la femme qui l'entretient de tuer son talent parce qu'elle n'est que femme de ménage. Il n'y a pas place pour Gilles dans ce monde.

Mais rien à voir avec les « anti-héros » du cinéma américain dit « nouveau ». Benoît Jacquot a compris que son personnage est un héros à part entière, en ce sens qu'il est, justement, non pas un « personnage négatif », mais, au sens photographique du terme, **le négatif** d'un monde où l'on n'existe pas si l'on ne fait pas. Gilles est non pas la preuve, mais **l'épreuve** de notre société.

Si **L'Assassin musicien** parle de musique classique, ce n'est pas parce que la musique classique est l'image d'un monde fini. C'est parce qu'elle est, la chose avec laquelle l'intégration dans le monde exige le plus, au niveau de la force personnelle et du travail manuel, de la part de celui qui l'aime et veut en vivre. La caméra ne s'élève jamais vers en

haut dans **L'Assassin musicien** : c'est que l'épouvante qui s'en dégage est à ras de terre. Il n'est question que d'argent et de travail dans ce film. C'est ici que ça se passe.

Cent cinquante plans et cinq (tout petits) mouvements de caméra pour deux heures de film. Ni panoramique, ni travelling : ce n'est pas un film descriptif. C'est un film — superbe plastiquement, forcément — bâti comme des mouvements musicaux.

Benoît Jacquot a été assistant de divers metteurs en scène, en particulier Marguerite Duras, et a travaillé pour la télévision. Il se situe d'emblée parmi ces jeunes cinéastes français qui tentent un renouveau d'un cinéma malade de la littérature par une prise en main extrêmement rigoureuse et dirigiste de la facture et des structures de l'image. Avec, bien que dans des sphères différentes, Blain, Vecchiali et Téchiné, Benoît Jacquot commence à affirmer un nouveau cinéma français. **L'Assassin musicien** est son premier film.

Les jours gris

Mise en scène et scénario : Iradj Azimi
Images : Willy Kurant, Dominique Brabant, Edouard Serra, François About
Photographe : Antonio Galvez
Son : Antoine Bonfanti, Auguste Galli, Francis Bonfanti
Musique : Alain Meunier, Maurice Reyna, Bénédicte Mailliard, Francis Regnier
Directeur de production : Marcel Mossotti
Production : Les Films de l'Atalante
35 mm - couleurs - 1 h 44 - 1973

Interprétation : Jean Dasté (le voyageur), Josée Destoop (la jeune femme), Sandra Majero (une voisine), Yvon Lec, Paul Hebert, Etienne Dirand, Raphaëlle Devins, Pierre Bernard

Les jours gris, c'est l'histoire d'un départ, d'un voyage, et puis d'un retour incertain.

Par un bel après-midi tiède, un homme prépare son départ. Une pension doit l'accueillir. Il vient de céder sa maison à son fils Robert qui doit l'emmener.

Celui-ci reste absent, les jours passent, l'homme se désespère, jusqu'à une nuit où Robert et Hélène font irruption dans l'appartement balayé par le vent...

Iradj Azimi est né en 1941 à Chiraz (Iran). Depuis 1962, il vit à Paris. Il a suivi les cours de l'IDHEC (1966-1968). **Les jours gris**, un film « dur comme diamant », comme l'a affirmé André Delvaux, est une première œuvre.

La Brigade

Mise en scène : René Gilson
Scénario : René Gilson
Images : Walter Bal
Montage : Chantal Gilson
Musique : Chants révolutionnaires polonais, airs de jazz (T. Dorsey et A. Shaw)
Producteur : Sofracima
Distrib. en France : Films Molière
35 mm - noir et blanc - 1 h 48 - 1974

Interprétation : Brigitte Fossey, Edward Wojtaszek, Jean Bouise, Marcel Cuvelier, Piotr Szymanowski, Andrzej Siedlecki, Hélène Vanura, Jacques Zanetti

La Brigade : un petit groupe de francs-tireurs et partisans composé en majorité d'immigrés, des Polonais surtout. Nous sommes dans le Nord de la France entre l'été 1943 et la Libération. Le film ne décrit pas de faits d'armes héroïques. Il se situe plus volontiers entre les actions, très près de ces personnages de résistants. Ceux-ci risquent leur vie chaque jour. Ils perdent le « meilleur d'entre eux » : arrêté par la police française, jugé par un tribunal d'exception français et guillotiné. L'avocat général, qui a requis la peine de mort contre lui, sera exécuté par la Brigade. Mais celle-ci, au fil des jours, se voit traquée et décimée. Le jour de la Libération, dans une petite ville en fête, se retrouvent, meurtris et « en marge », les deux survivants de cette Brigade.

René Gilson fut tout d'abord critique de cinéma (il collabore aux **Temps Modernes**, à **France observateur**, à **Cinéma 60...**), écrivain de cinéma (il a publié un **Cocteau**, un **Jacques Becker**, un **Marilyn Monroe**) et professeur de lettres avant d'aborder le long métrage de fiction en 1970 avec **L'Escadron Volapuk**. En 1971, il tourne **On n'arrête pas le printemps** et, en 1974, **La Brigade**. Il dirige actuellement le Département d'Etudes et de Recherche Cinématographiques de l'Unité de la Sorbonne Nouvelle (Paris III).



La Brigade

D'UNE AVANT-GARDE JAPONAISE A L'AUTRE

Les Fils (1974)

Les Fils est un poème « bleu ». Son réalisateur se nomme Kohei Ando. Qu'est-ce qu'un poème « bleu » ? C'est un poème sur pellicule. Et la pellicule baigne dans la couleur bleue. Comment définir l'indéfinissable ? Et comment définir ce court message envoûtant et d'une originalité rare ? **Les Fils** refuse d'être défini. C'est un poème « bleu ».

Le film envoyé au Festival d'Avant-Garde de Knokke-le-Zoute a été remarqué par l'œil de lynx d'un distributeur français (Jacques Robert). C'est en effet une « curiosité » très étrange.

Empereur Tomato-Ketchup

(Tomato-Ketchup Kotei)

Mise en scène et scénario : Shuji Terayama
Images : Hajime Sawatari
Production : Michi Tanaka
16 mm - noir et blanc - 28 mn - 1971

Les enfants, opprimés par la société de consommation, déclenchent une révolution puériculturelle. L'empereur Tomato-Ketchup, abandonnant son pantalon court, un fusil à la main, part avec son régiment à la chasse aux adultes. Arrivera-t-il à construire un Etat modernisé où les contes de fées et l'éducation sexuelle prennent la même importance que la Constitution-Tomato-Ketchup dont voici les premiers articles :

Article 1 : les adultes qui contrarient les enfants, ceux qui exercent leur force physique, ceux qui nous imposent trop leur protection seront supprimés de l'état-civil.

Article 2 : seul le Parti du Drapeau Noir a le pouvoir d'exécuter la chasse aux adultes.

Article 3 : les adultes qui volent notre goûter, qui nous empêchent de fumer et de boire, ceux qui nous privent de la liberté d'expression et de la liberté sexuelle, ceux qui essayent de nous imposer leurs préjugés éducatifs seront condamnés soit à la peine capitale, soit à quatre-vingts ans de prison.

Article 4 : au nom de Dieu, tous les enfants se réjouissent de la liberté — liberté de complot, de trahison, de pratiquer l'homosexualité, liberté d'utiliser la Bible comme papier de toilette.

Shuji Terayama, né en 1935 dans le Nord de l'île de Honshu, est un écrivain très connu au Japon. Auteur de poèmes, romans, essais, émissions radiophoniques, dramatiques T.V. En France, les Editions Calmann-Lévy ont publié de lui : **Devant**

mes yeux le désert. Il fonde, en 1967, un théâtre-laboratoire : **Tenjosajiki (Le Poulailler)** avec le décorateur Tadanori Yokoo et le metteur en scène Yutaka Higashi et se produit souvent à l'étranger à partir de 1969. Au cinéma, il a été le scénariste de Masahiro Shinoda et de Susumu Hani. Il est notamment l'auteur de **Jetons les livres et sortons dans la rue** (1971) et **Cache-cache pastoral** (1974) sélectionné par le Festival de Cannes 1975.

Okoku (Le Royaume)

Mise en scène : Katsu Kanai
Scénario : Katsu Kanai et Doji Musasabi
Images : Masayuki Watari et Koji Yoshida
Montage : Takermi Saito
Producteur : Kanai Productions
16 mm - noir et blanc et couleurs - 1 h 20 - 1974 (inédit en France)
Interprétation : Doji Musasabi (le poète), Heiji Kuwana (le maître des pickpockets), Atsushi Yamatoya (l'ornithologue), Motcharu Janouchi (le rédacteur), Jushin Sato (le président en retard), Yuji Yamazani, Shuichi Iwata, Katsu Kanai, Hisako Ogata

Dans **Le Royaume** il est question d'oiseaux, d'un ornithologue et de quelques autres personnages dont la préoccupation essentielle est de vaincre le Roi du Temps, Chronos. A mi-chemin entre **L'Homme n'est pas un oiseau** et **Uccellacci, Uccellini**, Katsu Kanai rejoint les rêves les plus fous d'Icare ou du Comte de Saint-Germain. L'humour insolite et surréaliste y est roi au même titre que la poésie des oiseaux « bariolés ». Quant à Monsieur Cinq-Neuf, s'il pénètre dans le microcosme, c'est à travers l'anus d'un canard, Vaincra-t-il Chronos et atteindra-t-il le macrocosme ?

Le film a été tourné à Tokyo et aux îles Galapagos.

Katsu Kanai a tourné **L'Archipel du Silence** (1970) et **Goodbye** (1971) avant de réaliser **Le Royaume**. Cinéaste totalement indépendant et admirateur de Bunuel, Kanai est presque inconnu en Europe.

Une page folle

(Kurutta Ippeiji)

Mise en scène : Teinosuke Kinugasa
Adaptation : Yasunari Kawabata
Images : Kohei Sugiyama
16 mm - noir et blanc - 1 h - 1926
Interprétation : Masao Inoue, Yashie Nakagawa, Ayako Lijima

Une Page folle est construit sur les images du subconscient qui constituent le seul axe de déroulement de la ligne dramatique.



Une page folle

Un vieux marin est devenu employé dans un asile psychiatrique pour favoriser l'évasion de sa femme qui s'y trouve après avoir essayé de se noyer avec son enfant. Il rêve des premiers jours de leur vie commune, se trouve pris dans une mutinerie des internés et retourne au travail, résigné après que sa femme se soit refusée à le suivre.

Conçu sans intertitres, le film enchaîne ses plans dans un rythme vertigineux où le cadre, l'éclairage, les décors, le montage, la gestuelle des comédiens visent à constituer un univers n'existant que par le subtil assemblage de ces mêmes moyens.

Perdu depuis des années, ce film fut retrouvé par l'auteur en 1971 dans un grenier.

Le sujet du film a été écrit par Kawabata, Prix Nobel de littérature en 1968.

C'est sans aucun doute un chef-d'œuvre de l'avant-garde japonaise au temps du muet.

Teinosuke Kinugasa est né en 1896 à Tokyo. Après avoir été acteur (« onnagata » très exactement, c'est-à-dire acteur spécialiste des rôles féminins), il aborde la réalisation en 1922, tourne notamment **La Mort de ma sœur**, **Deux petits oiseaux**, **L'Étincelle**. **Une page folle** (1926) reste un film-clé dans l'histoire du cinéma japonais et ressemble, par bien des points, aux essais des avant-gardistes soviétiques (que Kinugasa ne connaîtra qu'en 1928). La filmographie complète de Kinugasa est de près de cent cinquante films. Citons les plus connus : **Jujiro** (ou **Ombres sur Yashiwara**, 1928), **Les Sept Samouraïs** (1932), **La Bataille d'été à Osaka** (1937), **La Porte de l'enfer** (1953) qui fit connaître en Europe le cinéma japonais, **Le Héron blanc** (1958), **Okoto et Sasuko** (1961).

FASCISME, NEO-FASCISME ET MAFIA DANS LE CINEMA ITALIEN CONTEMPORAIN

Le dernier jour de classe avant les vacances de Noël

(L'Ultimo giorno di scuola prima delle vacanze di Natale)

Mise en scène : Gian-Vittorio Baldi

Scénario : Gian-Vittorio Baldi

Images : Emilio Bestetti

Producteur : I.D.I. Cinematografica Rome

35 mm - couleurs - 1 h 40 - 1974 (inédit en France)

Interprétation : Lino Capolicchio, Macha Meril, John Steiner, Delia Boccardo, Riccardo Cucciola, Luca Bonicalzi

Un voyage tragique dans un autocar brinquebalant à l'époque des derniers sursauts fascistes en Italie.

Le leitmotiv constant de l'œuvre de Baldi est la violence, vue non pas comme une condition nécessaire à la vie mais comme phénomène d'aboutissement et de révélation des contradictions sociales qui se manifestent justement aujourd'hui dans toute leur virulence.

Dans ce film tous les aspects de la violence sont résumés explicitement ou symboliquement dans l'action d'un petit groupe de miliciens fascistes qui se conduisent comme des desperados psychopathes.

« J'ai voulu structurer le film comme une pyramide renversée dont le sommet serait le point lumineux de la chandelle qui brûle au chevet d'Athos et la large base inquiétante la fin du film ».

Gian-Vittorio Baldi est né à Bologne en 1930. Il a réalisé de très nombreux courts métrages. Son premier long métrage **Luciano**, date de 1959. Il a signé également **Fuoco** en 1968 et **La Notte dei fiori** en 1972. Il a aussi une activité très importante de producteur (il a notamment produit des films de Bresson, Pasolini, Straub, Nelo Risi).

Le caillou dans la bouche

(Il sasso in bocca)

Mise en scène : Giuseppe Ferrara

Montage : Giuseppe Ferrara

Production : coopérative créée par Ferrara

35 mm - couleurs - 1 h 40 - 1970 (inédit en France)

Premier long métrage de Ferrara, le film, rigoureusement documenté (notamment grâce à la colla-

boration de Michele Pantaleone, célèbre spécialiste de la mafia), fait alterner extraits d'actualités et reconstitution des épisodes marquants de cette chaîne d'assassinats et d'intérêts qui constitue l'histoire de la mafia. Tentative d'écriture populaire, ce film est un impitoyable réquisitoire contre le pouvoir « mafioso » et, pour la première fois, lève le voile sur les liens de l'organisation criminelle avec la classe politique au pouvoir, du début du siècle à aujourd'hui et des Etats-Unis à Rome. L'impact du film fut tel qu'à sa sortie en Italie, il fut l'objet d'une véritable persécution des pouvoirs constitués : menaces aux distributeurs, séquestrations abusives et vol de différentes copies...

Ferrara est désormais un nom de premier plan en Italie dans le domaine du cinéma de montage politique, qui sait aller de la Résistance aux cultures subalternes, du fascisme italien au Tiers Monde en mouvement. Il vient de terminer un deuxième long métrage consacré aux menées de la C.I.A. à travers le monde.

Noir et blanc

(Bianco e nero)

Mise en scène : Paolo Pietrangeli
Commentaire : Paolo Gambescia
Musique et chansons : Giovanna Marini
Montage : Paolo Pietrangeli
Producteur : Unitefilm
35 mm - noir et blanc - 1 h 30 - 1975 (inédit en France)

Le document filmé le plus récent et le plus complet sur le néo-fascisme.

Non pas pamphlet, mais analyse de trente ans d'histoire italienne. De Constitution tournée en répression avouée, de coups d'Etat avortés et massacres consommés, nous suivons le cheminement chronologique des trames fascistes, blanche et noire, l'une s'appuyant sur l'autre et prête à la remplacer. Dans ce film, il y a la réalité et son ombre. Exemple rare de symbiose entre le commentaire et l'image, **Bianco e Nero**, recourant au montage dialectique des interviews (de dirigeants démocrates-chrétiens blancs ou fascistes noirs) et des images (de meetings, de manifestations, d'attentats), livre le visage et les mots, également irrécusables, du nouveau fascisme italien. Et ils n'ont rien de réjouissant.

Paolo Pietrangeli, fils du metteur en scène Antonio Pietrangeli. Compositeur de chansons politiques, dont la célèbre **Contessa**. A réalisé sur le même thème du néo-fascisme **Nostalgia del dinosauro** dont plusieurs extraits sont repris dans **Bianco e Nero**.

La piste noire

(La pista nera)

Film de montage de Giuseppe Ferrara
Production : ARCI

16 mm - noir et blanc - 35 mn - 1972 (inédit en France)

En 1972, on ne voulait encore connaître en Italie que la « piste rouge ». Ferrara, par ce film, met en évidence l'existence d'une piste noire qui fait justice de la thèse des « extrémistes des deux bords » accréditée par le pouvoir et la presse ; un seul fil relie la violence prônée par Mussolini pour le compte de la bourgeoisie italienne à la « stratégie de la tension » mise en œuvre par les fascistes à coups de bombes. Le fascisme survit aujourd'hui dans les manuels scolaires autant que dans les institutions. Superposant le fascisme des années trente et celui du « Mouvement Social Italien », les discours du Duce et les déclarations d'Almirante, **La pista nera** naît comme un instrument de réflexion et, sur la base de documents inédits, fournit les éléments d'un débat tristement actuel.

Le massacre de Brescia

(La strage di Brescia)

Emission de la RAI - TV : « stasera G7 » n° 23
Réalisation et montage : Scarano, Campanella, de Sanctis
Documents et interviews : Umberto Andalini (La strage), Massimo Olmi (Sono fascisti e chi dietro), Fernando Cancedda (Il giorno dopo, a Brescia), Manuela Cadringer (Ci raccontano)
16 mm - noir et blanc - 60 mn - 1974 (inédit en France)

Brescia, 28 mai 1974. Lors d'une manifestation antifasciste, une bombe explose dans la foule : huit morts et près de cent blessés. Au soir de l'enterrement des victimes, que toute l'Italie est venue saluer, **La strage di Brescia** est programmée sur les petits écrans. Le film présente un montage d'interviews : des gens de Brescia et d'ailleurs, parents et amis des victimes, témoignent.

Ce qu'est la violence fasciste ; qui se cache derrière elle ; ce qu'est une riposte de masse ; ce que signifie le combat de ces militants assassinés : voilà ce que découvrent alors à l'opinion publique italienne des images qui bouleversent parce qu'à aucun moment elles ne cèdent à l'émotion. Qui portent parce qu'elles analysent.

Les auteurs : journalistes de télévision - Responsables d'un magazine d'actualités hebdomadaire « Stasera 67 » qui est à la RAI ce que « 5 colonnes à la une » furent à l'O.R.T.F.

SIX ASPECTS DU JEUNE CINEMA PORTUGAIS

Le Mal Aimé

(O Mal Amado)

Mise en scène, idée et montage : Fernando Matos Silva

Scénario : A. Guerra, Joao Matos Silva, Fernando Matos Silva

Images : Manuel Costa e Silva

Musique : Luis de Freitas Branco

Son : A. Gonçalves

Production : Centre Portugais de Cinéma

35 mm - noir et blanc - 1 h 42 - 1974

Interprétation : Joao Mota, Maria do Céu Guerra, Zita Duarte, Fernando Gusmao, Helena Félix

Le Mal Aimé est un film fait à partir de la confrontation de certains « classes-personnages » de notre société contemporaine. Il se situe dans un quartier populaire de Lisbonne : Campo de Ourique.

La famille Soares est une famille de la petite bourgeoisie portugaise. Le père Soares a le respect de l'institution familiale et sa mère/femme aussi ; leur fils Joao (étudiant/combattant politique) laisse la Faculté d'Economie et le quartier pour travailler. Joao veut être libre, contre la société de consommation, contre la guerre, contre l'avenir et contre les amours incestueux. Ce sont des personnages cas-limites, coupés de tout, coupés d'un pays indifférent à l'évolution et au progrès.

Fernando Matos Silva est né en 1942 dans la province d'Alentejo. Il a été assistant-réalisateur de Paulo Rocha (**Les Vertes Années**), de Fernando Lopes (**Belarmino**), d'Antonio de Macedo (**Dimanche après-midi**), de François Truffaut (**La Peau Douce**), etc. **Le Mal Aimé** est son premier long métrage.

Sophie et l'éducation sexuelle

(Sofia e a Educação Sexual)

Mise en scène, scénario et montage : Eduardo Gêda

Images : Manuel Costa e Silva

Son : Alexandre Gonçalves

Musique : Dimitri Chostakovitch

Producteurs : Doperfilme et Artur Semedo

35 mm - noir et blanc - 1 h 40 - 1974

Interprétation : Io Apolloni (Laura), Luisa Nunes (Sofia), Artur Semedo (Henrique), Carlos Ferreira, Conceição Isidoro, avec la participation spéciale de David Mourao-Ferreira, Jorge Peixinho et Eduardo Prado Coelho

Sofia rentre chez elle après avoir passé son enfance dans un collège suisse où son père l'avait envoyée après la mort de sa mère. Dans la luxueuse demeure que sa famille possède à Cascais, Sofia découvre, à travers la liaison de son père avec Laura, une vie de société complexe et équivoque, égoïste et fermée, discrète et hypocrite qu'elle ne connaît pas, mais à laquelle elle n'arrive pas à échapper.

En suivant la jeune fille, nous allons découvrir les raisons profondes qui l'amènent à s'intéresser aux autres, à chercher le désir et le plaisir et à s'interroger sur la légitimité des rapports individuels et sociaux typiques d'une certaine décadence morale caractéristique de la bourgeoisie portugaise.

Eduardo Geada, l'un des « enfants terribles » de la critique portugaise prouve, avec ce premier long métrage, qu'il est à la hauteur des exigences qu'il exprimait vis-à-vis des cinéastes qu'il critiquait. Depuis le 25 avril 1974, Geada a également réalisé pour la TV, un documentaire de long métrage, **Le Droit à la Ville** (O Direito à Cidade).

Changer de vie

(Mudar de Vida)

Mise en scène : Paulo Rocha

Scénario : Paulo Rocha

Dialogues : Antonio Reis

Images : Elso Roque

Musique : Carlos Paredes

35 mm - noir et blanc - 1 h 50 - 1966

Interprétation : Geraldo d'El Rey (Adelino), Isabel Ruth (Albertina), Maria Barrôso (Julia), Joao Guedes (Inácio), Constança Navarro, Mario Santos

Adelino rentre au village après avoir accompli son service militaire en Angola. Il retrouve Julia, sa fiancée, mariée avec son frère. Encore amoureux de Julia, Adelino s'adapte mal à sa vie de famille. Une ancienne blessure l'empêche également de reprendre son ancien métier. Il trouve le travail moins dur à la campagne et rencontre une jeune fille un peu sauvage, Albertina, avec qui il va tenter de refaire sa vie.

Paulo Rocha est né en 1935 à Porto. Il a fait des études de droit à l'Université de Lisbonne. Diplômé de l'IDHEC en 1962, il a été assistant stagiaire de Jean Renoir pour **Le Caporal épinglé**. Il a réalisé **Les Vertes années** (1963), primé à Locarno, puis **Mudar de Vida** présenté à Venise. Il a tourné quelques courts métrages dont **Una Experiencia** (1968) et **A Pousada das Chagas** (1971). Paulo Rocha est actuellement attaché culturel du Portugal au Japon.



La douceur de nos mœurs

La douceur de nos mœurs

(Brandos Costumes)

Mise en scène : Alberto Seixas Santos

Scénario : Alberto Seixas Santos, Luiza Neto, Jorge Nuno Judice

Dialogues : Luiza Neto Jorge

Images : Acacio de Almeida

Musique : Jorge Peixinho

Montage : Solveig Norlund

Production : Centre Portugais de Cinéma et Tobis Portuguesa (Film subventionné par la Fondation Gulbenkian)

35 mm - couleurs - 1 h 10 - 1972-74

Interprétation : Luis Santos (le père), Dalila Rocha (la mère), Isabel de Castro (la fille aînée), Sofia de Carvalho, Cremilde Gil e Constança Navarro

En utilisant la projection d'« actualités » sur l'ascension, la gloire et la chute de salazarisme, alter-

née avec des scènes de la vie domestique d'une famille de la moyenne bourgeoisie portugaise, le film trace un parallèle entre la figure du père traditionnel et celle du dictateur Salazar. Les conflits et les frustrations des deux filles du couple (correspondant à deux générations) sont présentés didactiquement par leurs rapports avec leurs parents, leur grand-mère et la bonne. Ces événements du domaine privé sont confrontés avec les événements de l'histoire collective du pays, à travers l'utilisation de nombreux documents visuels et sonores, et de « chansons » apparentées au théâtre du type brechtien, à travers lesquelles sont critiquées les positions des principaux personnages.

Alberto Seixas Santos est né le 20 mars 1936 à Lisbonne. Critique à la revue **Imagem** et dans les quotidiens **Diário de Lisboa** et **Diário Popular**. A été l'un des membres fondateurs du C.P.C. **Brandos Costumes** est son premier long métrage.

Vilarinho das Furnas

Mise en scène, production, images et montage : Antonio Campos, d'après les recherches de l'ethnologue Jorge Dias

Son : A. Gonçalves

Narrateurs : Quina Fernando Cruz et Jorge Pereira Gloria

16 mm - noir et blanc - 1 h 05 - 1969-71

Les habitants du village communautaire de Vilarinho das Furnas, situé dans la province de Trás-os-Montes, doivent être évacués. L'eau d'un futur barrage doit engloutir le village. Les habitants s'insurgent contre ces mesures administratives qui vont tuer une vie communautaire.

Le film d'Antonio Campos, tourné selon des techniques de cinéma-vérité, est une chronique des événements et présente un aperçu de la structure sociale d'une société repliée sur elle-même, en marge des grands centres urbains portugais.

Antonio Campos est né à Leiria en 1922. Cinéaste autodidacte, il découvre le cinéma en réalisant des films en 8 mm. Il séjourne à Londres en 1961. Tourne plusieurs courts métrages en 16 mm avant de se lancer dans l'aventure de **Vilarinho das Furnas**. Campos vient de terminer le tournage d'un second long métrage intitulé **Rio de Onor**.

Jaime

Mise en scène : Antonio Reis

Montage et son : Antonio et Margarida Reiss, M. Martins Cordeiro

Images : Acacio de Almeida

Production : Centre Portugais de Cinéma

35 mm - couleurs - 35mn - 1974

Grand Prix du Festival de Toulon 1974. Festivals d'Edimbourg, de Pesaro et de Cracovie (1974-75).

Jaime (Jaime Fernandes) est né en 1900 dans la commune d'Arcos, arrondissement de Covilha. Il a été travailleur rural. Il s'est marié ; j'ignore — on ne nous le dit pas — s'il a eu des enfants. Le 1^{er} janvier 1930, il a été interné à l'hôpital Miguel Bombarda (salle d'aliénés) sous le numéro 2 434. Diagnostic : schizophrénie. Il avait trente-neuf ans... Il a été interné pendant trente ans... Il est mort le 27 mars 1969, à l'âge de soixante-neuf ans. A soixante-cinq ans, il a commencé à peindre. Il a peint sans interruption au stylo à bille et au crayon.

Antonio Reis fut l'assistant de Manuel de Oliveira pour **Mystère du printemps** et dialoguiste de Paulo Rocha pour **Changer la vie** ; il est aussi l'un des plus grands poètes de la littérature portugaise. **Jaime** est son premier film. Il monte actuellement son premier long métrage, **Tras-os-Montes**, tourné en 1974-75.

LE MONDE TEL QU'IL EST

Le Droit du plus fort (R.F.A.)

(Faustrecht des Freiheit)

Mise en scène : Rainer Werner Fassbinder

Scénario : R.W. Fassbinder et Christian Hohoff

Images : Michael Ballhaus

Musique : Peer Raben

Production : Tango Film

Distr. en France : Michèle Dimitri

35 mm - couleurs - 2 h 03 - 1975

Interprétation : Rainer Werner Fassbinder (Fox), Peter Chatel (Eugen), Karl-Heinz Böhm (Max), Harry Baer (Philip), Adrian Hoven, Ulla Jacobsen, Christiane Maybach, Peter Kern, Barbara Valentin, Ingrid Caven.

Une relation homosexuelle masculine dépeinte en termes de classe : la liaison entre un jeune entrepreneur et un jeune prolétaire. Contrairement à tout le cinéma qui traite habituellement l'amour comme une espèce de chose abattant les barrières, Rainer Werner Fassbinder dénonce le processus de vampirisation du prolétariat par la bourgeoisie (le jeune entrepreneur, au bord de la faillite, renfloue son affaire avec l'argent gagné au loto par son ami) et rejette, comme déjà dans **Les Larmes amères de Petra von Kant**, le processus d'éducation et de culture de la bourgeoisie sur le prolétariat.

Une vision impitoyable de l'Allemagne libérale dépouillant le peuple par un film qui, ayant digéré les meilleures leçons d'Hollywood, fait traverser un récit très classique par des codes un peu décalés (théâtralisation du jeu, photo à effets, structures de signification).

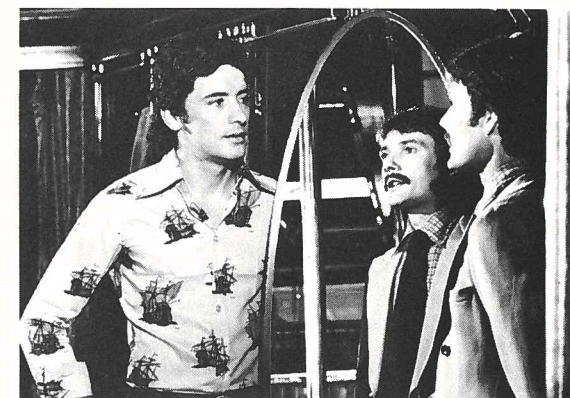
Rainer Werner Fassbinder est né en Bavière en 1946. Réalisateur de vingt-cinq films de long métrage, metteur en scène de théâtre (il dirige actuellement le **Theater am Turm** de Francfort), auteur de pièces radiophoniques et comédien (c'est lui qui interprète le rôle du prolétaire dans **Le Droit du plus fort**).

Les ambitions de Fassbinder sont multiples, mais deux d'entre elles sont, sans doute, essentielles : d'une part, tenter au théâtre de donner à son public une relation nouvelle avec le spectacle, en particulier grâce à une mise en scène très frontale et quelque peu décalée et à une préparation très communautaire du travail par l'ensemble de l'équipe ; d'autre part, au cinéma, art qui touche un public beaucoup plus vaste, notamment grâce à sa diffusion par la télévision, faire sauter les valeurs

culturelles habituelles auxquelles Fassbinder ne reconnaît qu'un droit de collaboration avec la bourgeoisie et, par conséquent, de trahison des valeurs propres du peuple.

D'où, au cinéma, un très grand classicisme de la forme qui doit, avant tout, être claire. Les thèmes traversent ses films comme des structures significatives et dérangeantes.

Seuls, trois films de Fassbinder sont, jusqu'à présent, sortis en France : **Le Marchand des quatre-saisons** (1971) projeté en 1974 aux Rencontres de La Rochelle, **Les larmes amères de Petra von Kant** (1972) et **Tous les autres s'appellent Ali** (1973). **Le droit du plus fort** sortira à Paris à la rentrée.



Le droit du plus fort

La Déchéance de Franz Blum (R.F.A.)

(Die Verrohung des Franz Blum)

Mise en scène : Reinhard Hauff

Scénario : Burckhard Driest

Images : W.P. Hassenstein

Musique : Mike Lewis

Montage : Jane Sperr

Producteur : Bioskop Film, Munich

Distr. en France : N.E.F. Distrib.

35 mm - couleurs - 1 h 40 - 1974

Interprétation : Jürgen Prochnow, Elk Gallwitz, Burckhard Driest, Tilo Prückner, Karlheinz Merz, Lutz Mackensy, Kurt Raab, Charles Brauer.

Franz Blum, bachelier de bonne famille qui personnellement mène une vie bien rangée, fait la connaissance d'un groupe de voyous qui l'entraînent à commettre un hold-up dans une banque. Pour ce fait, il est condamné à six ans de détention. Le film raconte comment Blum, un intellectuel de nature sensible, tout le contraire d'un dur, se transforme en homme violent par suite des traitements subis en prison. L'instinct de conservation

l'incite à ne pas reculer devant l'instigation d'un meurtre. C'est précisément ce meurtre qui permet à Blum, devenu entre temps un « parfait criminel » d'être relâché de prison pour bonne conduite. En prison « je » devient un « autre ». Exaspérée par les lois de la claustration, la nature de l'homme se transforme. Cette autodestruction téléguidée a conduit Hauff à faire un film qui ressemble à un vrai réquisitoire contre une certaine forme de dépression.

Reinhard Hauff (né à Marburg en 1939) est l'un des jeunes cinéastes allemands les plus cotés. Acteur à l'occasion (dans les films de Schlöndorff, par exemple) il avait été remarqué dès 1971 à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes avec son film **Mathias Kneissl**.

Filmographie : **The Revolt** (1970), **No way out et Open hatret against unknown** (1971), **Mathias Kneissl** (1971), **House at the sea** (1972), **Desaster** (1973), **La Déchéance de Franz Blum** (1974).

L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty (R.F.A.)

(Die Angst des Tormanns beim Elfmeter)

Mise en scène : Wim Wenders
Scénario-adaptation : Wim Wenders et Peter Handke d'après le roman de ce dernier
Images : Robert Müller
Musique : Jürgen Knieper
Producteur : Filmverlag der Autoren (Munich) - Tele Film (Vienne)
16 mm - couleurs - 1 h 38 - 1971 (inédit en France)
Interprétation : Arthur Brauss, Kai Fisher, E. Pluhar

Un policier « existentiel ». Joseph Bloch, gardien de but, tue une jeune femme à Vienne. Quittant la capitale autrichienne en autocar, il s'arrête à la frontière austro-hongroise où il retrouve une de ses anciennes conquêtes. Mais peut-elle vraiment faire quelque chose pour ce « looser » dont on sent qu'il est au bout du rouleau et qu'il traverse une crise morale profonde ? Plus que les faits et gestes de Bloch, c'est son évolution intérieure, le processus de son aliénation par rapport au monde qui ont passionné à la fois le grand écrivain Handke et le cinéaste Wim Wenders. Une curieuse rencontre entre Bresson, Hawks et Widerberg.

Wim Wenders est l'un des leaders de la jeune école ouest-allemande. Né à Dusseldorf en 1945 il a tourné successivement **Schauplatze** (c.m. 1967), **Same player shoots again** (c.m. 1968), **Silver City** (c.m. 1968), **Alabama** (c.m. 1969), **Summer in the city** (l.m. 1970), **L'angoisse du gardien de but au moment du penalty** (l.m. 1971), **Der Scharlachrote Buchstabe** (l.m. 1972), **Alice in den Städten** (l.m. 1973), **Fasche Bewegung** (l.m. 1974).

Sous un prétexte dérisoire (Grèce)

(Di Assimanton Aformin)

Mise en scène : Tassos Psarras
Scénario : Tassos Psarras
Images : Stavros Chassapis
Montage : Takis Davlopoulos
Musique : Domna Samiou
Producteur : Georges Papalios
35 mm - noir et blanc - 1 h 45 - 1974 (inédit en France)

Interprétation : Michalis Bogiariadis, Viron Tsaboulas, Yannis Tovi, Christos Fitsoris, Lasaros Aslanidis, Stellos Kapatos, Vana Fitsori, Georges Fourniadis.

Le film décrit la tentative des paysans producteurs de tabac d'un village de la Grèce du Nord pour former une coopérative afin de protéger leurs intérêts face aux spéculations des marchands. Le point de départ est un fait réel qui eut lieu en 1953. L'écoulement des produits agricoles était et est encore aujourd'hui un problème d'une importance capitale.

« J'ai tourné le film en pleine dictature dans l'espoir de pouvoir le montrer devant le public auquel il s'adresse vraiment, celui des villages et des campagnes, tout en m'efforçant de ne pas tomber dans les pièges que me tendait le scénario : mélodrame, folklore. » (T. Psarras).

Tassos Psarras est né à Salonique en 1948. Il est l'auteur de cinq courts métrages : **Parousia** (1969) ; **40-38, 22-57** (1970) ; **Super-show 71** (1971) ; **Mel-lele** (1972) ; **Thavma** (1973). **Sous un prétexte dérisoire** est son premier long métrage.

Le Voyage des comédiens (Grèce)

(O Thiassos)

Mise en scène : Théo Angelopoulos
Scénario : Théo Angelopoulos
Images : Georges Arvanitis
Musique : L. Kilaidonis
Producteur : Georges Papalios - Athènes
35 mm - couleurs 3 h 55 - 1974

Interprétation : Eva Kotamanidou (Electre), Vangelis Kazan (Egyste), Aliki Georgoulis (Clytemnestre), Stratos Pachis (Agamemnon), Maria Vasiliou (Chrisothemis), Petros Zarkadis (Oreste), Kyriakos Katrivanos (Pylade), Iannis Firiros.

Une famille de comédiens voyage à travers la Grèce et l'Histoire entre 1939 et 1952, présentant une pièce pastorale du siècle dernier **Golfo la Bergère** mais l'Histoire intervient, viole la scène théâtrale et la transforme en scène politique.

Ce voyage dans le temps et l'espace commence la veille de la Seconde Guerre Mondiale par une occupation intérieure, la dictature du général Metaxas et se termine par une autre, le triomphe de la droite et du maréchal Papagos en 1952 en qui la majorité des Grecs fut contrainte de voir un libérateur.

La pièce que joue la troupe de village en village fonctionne à de multiples niveaux : c'est d'abord le gagne-pain de tous, c'est aussi une conception de l'art théâtral, c'est enfin un « texte » qui fait constamment référence au mythe des Atrides. Mais le texte est constamment violé, jamais achevé, toujours interrompu par l'irruption de la scène historique et politique.

Théo Angelopoulos est né à Athènes en 1936. Critique cinématographique de 1964 à 1967. Filmographie : **Emission** (l.m., 1968), **Reconstitution** (l.m., 1970), **Jours de 36** (l.m., 1972), **Le Voyage des comédiens** (l.m. 1974).

Couronné par le prix de la Fipresci, loué par la presse internationale unanime au Festival de Cannes 1975 (le « clou » de la Quinzaine des Réalisateurs), **Le Voyage des Comédiens** impose Angelopoulos comme un des très grands auteurs mondiaux. **Jours de 36** faisait partie de la sélection des Rencontres de La Rochelle en 1973 et l'auteur était venu lui-même présenter son film.

L'Age de la paix (Italie)

(L'Eta' della pace)

Mise en scène : Fabio Carpi
Scénario : Fabio Carpi et Luigi Malerba d'après une nouvelle de Fabio Carpi
Images : Luciano Tovoli
Montage : Luigia Magrini
Producteur : Capricorno Film
35 mm - couleurs - 2 h - 1974 (inédit en France)
Interprétation : O.E. Hasse (Simon), Georges Wilson (L'autre), Alberto Lionello (Glaucos), Macha Méril (Elsa), Lina Polito (Sabina), Sybille Pieyre de Mandiargues (Baby)

« **L'Eta'della pace** de Fabio Carpi est, avec **Place aux jeunes** de Leo McCarey, **Les Fraises sauvages** de Bergman et **Umberto D** de De Sica le plus beau, le plus digne et le plus émouvant des films sur le troisième âge » a déclaré le spécialiste de la comédie satirique italienne Dino Risi.

Construit comme un long adagio, **L'Eta'della pace** peut se lire à plusieurs niveaux ; c'est une sorte d'**Umberto D** des années 70, aux prises avec des problèmes tout aussi vitaux et angoissants que ceux du loyer : la vie en commun, la communication, la préparation au grand voyage dans l'au-delà.



L'âge de la paix

Ce film, qui finit par la mort, n'est en aucun cas un film funèbre. C'est une admirable méditation philosophique sur le temps, la quotidienneté, la solitude, la peur, la réconciliation avec soi-même, la mémoire.

Fabio Carpi est né à Milan en 1925. Lorsqu'il signe, en 1972, son premier film **Corpo d'amore**, il a déjà derrière lui une longue carrière de critique, de poète, de romancier et, surtout, de scénariste (notamment : **Un homme à moitié** de V. De Seta et **Journal d'une schizophrène** de N. Risi). **L'Eta' della pace** est son second long métrage et a été sélectionné par la Semaine de la Critique à l'occasion du Festival de Canne 1975.

Corpo d'amore avait fait partie de la sélection des Rencontres de La Rochelle en 1974.

Innocence sans protection ou l'homme au superlatif (Yougoslavie)

Mise en scène : Dusan Makavejev

Scénario : nouvelle édition d'un bon vieux film arrangé, décoré et muni de commentaires par Dusan Makavejev

Images : Branko Perak

Montage : Ivanka Vukasovic
Production : Avala Film, Belgrade
Distr. en France : Ciné-Halles
35 mm - couleurs et noir et blanc - 1968

Interprétation : Dragoljub Aleksic (l'acrobate Dragoljub Aleksic), Ana Milosavljevic (l'orpheline Nada), Vera Jovanovic (la mauvaise marâtre), Bratoljub Gligorijevic (le riche et répugnant M. Petrovic), Ivan Zivkovic, Pera Milosavljevic et d'autres cadavres

L'auteur parle : « 1942. Dans Belgrade occupé, le serrurier et acrobate Aleksic a tourné un film de long métrage sur lui-même, **L'Innocence sans protection**. La triste et belle orpheline Nada est poussée par sa marâtre éhontée dans les bras du riche et répugnant M. Petrovic. Après de nombreux exploits audacieux qui coupent le souffle, Nada est délivrée par son vrai amour : l'acrobate Aleksic. Aleksic a été l'organisateur, le scénariste, le metteur en scène et la vedette de ce film sur la force physique du corps et la volonté, l'injustice sociale et l'amour tendre. Le film est, en même temps, naïf et brutal ; le maquillage primitif se mélange sans cesse avec le vrai sang et les larmes.

Enrichi de nouvelles scènes filmées en couleurs et de la confusion morale contemporaine, ce matériel met en mouvement un film particulier du temps passé.

L'Innocence sans protection est un document sur les sentiments humains (...) Ce film ne prend pas le spectateur pour un mouton. En suivant le film, les spectateurs opteront spontanément d'après leurs propres prédispositions. Les uns croiront qu'ils suivent un mélodrame avec des aventures et des dilemmes moraux où sont inclus certains matériaux documentaires comme une sorte de grandes notes explicatives qui peuvent être négligées. D'autres seront convaincus qu'ils suivent un document contemporain sur les créateurs du premier film sonore yougoslave, combiné avec de grandes citations du film même... Optez librement pour l'une ou l'autre impression ; cela dépend exclusivement de ce que vous considérez ce qui est le premier et ce qui est le deuxième, si vous partez du présent vers le passé ou du fictif vers le réel. La troisième impression qui me réjouirait le plus, je la nommerais rotative : le film est tantôt fiction, tantôt document, et celui qui le suit attentivement doit se « transposer ». En faisant ceci, tout de suite ou plus tard, il remarquera que les frontières s'effacent, combien dans le présent il y a du passé, combien dans le passé il y a quelque chose qui dure toujours, combien la réalité est pleine d'illusions et le document de fiction, et combien les illusions sont réelles et font une sorte de document. En réalité, un montage d'attractions, procédé amusant et intelligent. » (Dusan Makavejev)

Dusan Makavejev est né en 1932 à Belgrade. Diplômé de psychologie. Il a écrit des essais, des critiques de films, des drames.

Films de long métrage : **L'homme n'est pas un oiseau** (1965), **Une affaire de cœur** (1967), **Innocence sans protection ou L'homme au superlatif** (1968), **W.R., les mystères de l'organisme** (1968-70), **Sweet movie** (1973). **Innocence sans protection** est encore inédit en France, mais plus pour longtemps.

Chute de neige (Hongrie)

(Hószakadás)

Mise en scène : Ferenc Kosa

Scénario : Ferenc Kosa et Sandor Csoori

Images : Sandor Sara

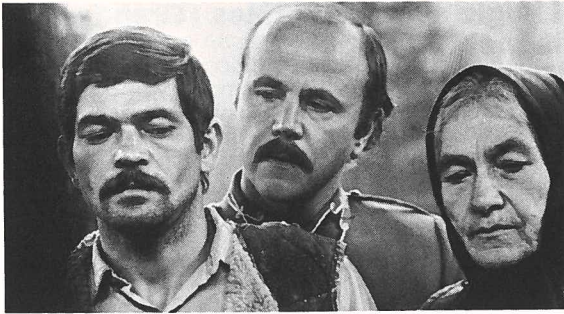
Musique : Zsolt Durko

Producteur : Hunnia Studio Budapest

35 mm - couleurs - 1974 (inédit en France)

Interprétation : Imre Szabo (le soldat), Maria Markovicova (la grand-mère), Peter Haumann (l'officier), Pola Raksa (la partisane).

1944. Dernière année de la Seconde Guerre Mondiale. Un jeune soldat obtient — au prix d'un meurtre — une permission de quinze jours pour rentrer



du front. Ainsi essaie-t-il de fuir les horreurs de la guerre et de fuir aussi sa propre conscience. Il rentre dans son village perdu dans la montagne où il ne retrouve que sa grand-mère. Tous deux partent à la recherche du père déserteur et de la mère, espérant les trouver vers les sommets de la montagne. Mais dans la montagne et la forêt c'est le silence. Et pourtant dans ce faux havre de paix, la vérité sanglante de la guerre réapparaît. Les événements qui vont se précipiter font comprendre au soldat qu'il est prisonnier d'un monde cruel.

Le film transpose au cours des diverses séquences en un langage filmique moderne certaines ballades populaires et une symbolique propre au cinéma hongrois des années soixante.

Ferenc Kosa, né à Nyiregyhaza en 1937, est devenu, après avoir tourné plusieurs courts métrages très remarqués, l'une des figures majeures du nouveau cinéma hongrois dès son premier long métrage : **Dix mille soleils** (1967). Il a tourné ensuite : **Jugement** (1970), **Hors du temps** (1973), **Chute de neige** (1974).

Le dernier Été (Bulgarie)

Mise en scène : Hristo Hristov
Scénario : Iordan Raditchkov
Images : Tsvétan Tchobanski
Musique : Krasimir Kiourtkhiliski
Producteur : Filmbulgaria Sofia
35 mm - couleurs - 1973 (inédit en France)

Interprétation : Grigor Vatchkov (Ivan Efreitorov), Bogdan Spasov (son père), Dimitre Ikononov (Dinko), Lili Methodieva (sa femme), Vesko Zekhi-
rev

Ayant refusé d'abandonner son village qui va être englouti pour laisser place à un lac artificiel, Ivan, entouré de son vieux père aveugle et de son unique enfant vit désormais sans avenir. Egoïste, impulsif, sauvage, il détruit inconsciemment toute affection autour de lui. Un passé — la guerre — la perte de sa femme sont évoqués par Ivan du fond

d'une solitude qui ne cesse de se durcir. Les rapports de père à fils recouvrent peu à peu d'une lumière dramatique cette trame simple mais d'une surprenante richesse que Hristo Hristov a su percer à un niveau de violence et de poésie qui lui donnent d'emblée une place de choix dans le nouveau cinéma bulgare.

Le film a été couronné en 1974 à San Remo.

Hristo Hristov est né à Plovdiv en 1927. De 1958 à 1966, il est metteur en scène au Théâtre N.O. Mas-salitinov de Plovdiv. Associé à Todor Dinov, l'un des maîtres du cinéma bulgare d'animation, il réalise au cinéma **Iconostase** qui remporte de nombreuses récompenses internationales. **Le dernier Été** est son deuxième essai.

Fils du feu (Hongrie)

(Szarvassa valt fiuk)

Mise en scène : Imre Gyöngyössy
Scénario : Imre Gyöngyössy et Barna Kabay
Images : Janos Kende
Musique : Zoltan Jeney
Producteur : Budapest Studio
35 mm - couleurs - 1 h 25 - 1974 (inédit en France)

Interprétation : Mari Töröcsik (la femme enceinte), Erzsi Hegedüs (la mère), Sándor Lukacs, Todor Todorov, Frantisek Velecky, Andras Kozak, Istvan Szöke, Erzsebet Kutvolgyi, Katalin Gyöngyössy

1944. Pendant l'occupation hitlérienne de la Hongrie. Des prisonniers politiques antifascistes détenus dans une prison de province tentent de s'échapper. Un des protagonistes du film est un jeune peintre communiste. Les événements du film apparaîtront transfigurés par sa propre vision symbolique et lyrique. Divisé en plusieurs parties comme les pages d'un requiem (Nuit, Feux, Transformations, Lumière, etc.) le film est un essai poétique qui amalgame le réalisme tragique et l'irréalisme mythique.

Imre Gyöngyössy, né à Pecs en 1930, est l'un des réalisateurs les plus talentueux du nouveau cinéma hongrois. Il a tourné notamment **Pâques fleuries** en 1969 et **Légende de la mort et de la résurrection de deux jeunes gens** en 1971 (retraité lors de sa sortie commerciale en France : **Légende tzigane**).

Ce dernier film avait fait partie de la sélection des Rencontres de La Rochelle 1973.



Fils du feu

L'Oblier rouge (U.R.S.S.)

(Kalina Krasnaia)

Mise en scène : Vassili Choukchine

Scénario : Vassili Choukchine

Images : Anatoli Zabolotski

Musique : Pavel Tchekalov

Producteur : Mosfilm

35 mm - couleurs - 1 h 35 - 1973 (inédit en France)

Interprétation : Vassili Choukchine, Lidia Fedosseieva, Aleksei Vanine, Ivan Pyjov, Maria Skvortsova, Maria Vinogradova, Ofimia Bystrova, Jana Prokhorenko

Un prisonnier de droit commun tente de se réinsérer dans la vie sociale. Au début, le « héros » de ce film n'a pas l'intention d'abandonner son ancienne profession de cambrioleur mais le hasard lui fait découvrir l'amour. Il tente de recommencer une nouvelle vie dans un kolkhose. Mais ses anciens « amis » ne lui pardonneront pas ce qu'ils considèrent comme une trahison.

Grand Prix du Festival de Moscou, le film de Choukchine a été particulièrement remarqué lors de la récente Semaine du Cinéma Soviétique en France.

Vassili Choukchine, acteur célèbre en U.R.S.S., était également scénariste et écrivain (**Les Lioubavine**). Il fit ses débuts dans la mise en scène en 1964 avec **Il était une fois un gars** (primé à Venise) que suivirent **Votre fils et frère** (1965), **Ces gens bizarres** (1969), **Petchki-Lavotchki** (ou **A bâtons rompus**) et, enfin, **L'Oblier rouge**. Acteur principal du film de Bondartchouk, **Ils ont combattu pour la patrie** présenté au Festival de Cannes 1975, il est mort en octobre 1974 d'une crise cardiaque alors qu'il s'apprêtait à tourner une nouvelle version de **Stenka Razine**.

Grève ! (Norvège)

(Strike!)

Mise en scène : Oddvar Bull Tuhus

Scénario : Oddvar Bull Tuhus et Lasse Glomm

Images : Halvor Nass

Montage : Edith Toreg

Producteur : Marcus Film - Oslo

35 mm - noir et blanc - 1 h 36 - 1974 (inédit en France)

Interprétation : Kjell Petersen, Kjell Stormoen, Bjarne Andersen

Mardi 2 juin 1970 : les ouvriers de l'atelier des fûts de l'usine sidérurgique de Sauda se mettent en grève pour obtenir une augmentation de salaire et une amélioration des conditions de travail. Dans cette grève « sauvage », les ouvriers n'eurent pas

l'appui de leurs « leaders » syndicaux. Une forte pression fut exercée sur les ouvriers pour qu'ils reprennent leur travail. On fit courir le bruit que les travailleurs avaient été abusés par des marxistes-léninistes, que leur grève était responsable des pertes financières et qu'ils allaient à l'encontre des intérêts de leurs camarades travaillant dans d'autres secteurs de l'usine. Comment les ouvriers ont-ils vécu ces semaines dramatiques ? Que signifie pour un simple ouvrier de voir la presse traiter d'action illégale la grève à laquelle il participe ? Tel est le sujet du film dont le tournage a été très délicat et en butte aux pressions diverses de la Fédération des Organisations Patronales qui voulait tout faire pour étouffer l'affaire.

Oddvar Bull Tuhus est né en 1944. Il est l'un des chefs de file des Réalistes radicaux norvégiens depuis la création du groupe Vampirefilm en 1969.

Comment faire partie de l'orchestre (Danemark)

Mise en scène : Henning Carlsen

Scénario : Henning Carlsen et Benny Andersen

Images : Henning Kristiansen

Montage : Henning Carlsen

Producteur : H. Carlsen Prod. et Nordisk Films Copenhague

Distr. en France : Films Molière

35 mm - couleurs - 1 h 32 - 1972

Interprétation : Birgitte Price (Caja), Lone Lindorff (Elly), Otto Brandenburg (Lasse), Ingolf David (Ib), Jesper Langberg (Svend), Karl Stegger (Soren)

L'action se déroule dans le café « L'Autruche », café ouvert jour et nuit dans un quartier populaire de Copenhague.

Pendant une semaine on regarde vivre le personnel de « L'Autruche », le garçon de café Soren, le pianiste Lasse, la serveuse Caja et les habitués : le boucher Svend, le laveur de carreaux Ib, dans leurs petits destins quotidiens, leurs rêves et leurs déceptions, leurs espoirs et les mensonges qu'ils font pour se masquer la réalité.

Henning Carlsen, né en 1927, réalise à partir de 1948 plus de quarante-cinq documentaires avant de signer, en 1962, son premier long métrage de fiction : **Dilemme**. Suivirent **Epilogue** (1963), **Les Chattes** (1965), l'admirable **La Faim** (1966), **Des êtres se rencontrent et une musique douce se lève dans le cœur** (1967), stupidement retiré en sortie « commerciale », **Sophie de 6 à 9** et mutilé de 20 mn, **Nous sommes tous des démons** (1968), **Avez-vous peur ?** (1971), **Comment faire partie de l'orchestre** (1972) et **Un Divorce heureux** sélectionné au Festival de Cannes 1975.

L'Aigle avait deux têtes (Grande-Bretagne)

(The Double Headed Eagle)

Mise en scène : Lutz Becker

Scénario : Lutz Becker et Philippe Mora

Effets spéciaux : Bryan Loftus

Musique : Walter Gronostay, Friedrich Hollander,

Ernst Krenek, Theo Mackeben, Kurt Weill

Producteurs : Sanford Lieberson et David Puttnam

Montage : David Mingay, Robert Hargreaves

35 mm - couleurs - 1 h 30 - 1973

Interprétation : Adolf Hitler, Dr Goebbels, Joséphine Baker, Buster Keaton, Himmler, Rudolf Hess, Hermann Goering, Käthe von Nagy, Marlène Dietrich, Hindenburg, Lilian Harvey, Henry Garat, Thomas Mann, Einstein

La montée au pouvoir de Hitler de 1918 à 1933. Montage de documents authentiques des archives allemandes, américaines et britanniques, retraçant la montée du nazisme. Des films souvent peu connus, ou encore inexploités, dévoilent la fabrication mystico-hystérique du nazisme dans les ruines de la vieille Europe.

Lutz Becker, né en Allemagne en 1941, a fait ses études à Berlin. Il s'installe à Londres en 1966. Assistant de Thorold Dickinson à l'University College, Lutz Becker se consacre de 1969 à 1971 à la recherche de films nazis de propagande. **L'Aigle avait deux têtes** est son premier long métrage. Il avait collaboré auparavant à celui de Philippe Mora, **Swastika** (1972).

Wanda (U.S.A.)

Mise en scène et scénario : Barbara Loden

Images et montage : Nicholas T. Proferes

Producteur : Foundation for Filmmakers of New York

Distr. en France : Saint-André-des-Arts

16 mm gonflé en 35 mm - couleurs - 1 h 41 - 1970

Interprétation : Barbara Loden (Wanda), Michael Higgins (Norman Dennis), Charles Dosinan, Jack Ford, Dorothy Shupenes, Jérôme Thier, Pete Shupenes, Valérie Mamchez.

Wanda, une jeune femme solitaire, à l'intelligence limitée et à l'éducation sommaire, vit dans une bourgade minière de la Pennsylvanie. Appelée au tribunal pour contester la procédure de divorce engagée par son mari, elle n'oppose aucune résistance et, passivement, laisse partir ses deux enfants qui « seront mieux avec leur père ». Déambulant alors de ville en ville, elle passe la nuit avec un commis-voyageur qui l'abandonne au matin, se fait voler son peu d'argent liquide au cinéma et pénètre dans un bar au moment où un cambrioleur

d'âge moyen, Monsieur Dennis, fait main basse sur la recette. Wanda ne quitte plus cet homme irritable et instable qui commet d'autres délits mineurs. Il la prend pour complice et projette de faire un hold-up dans la Third National Bank de Scranton. Mais l'affaire échoue lamentablement. Wanda poursuit un étrange calvaire solitaire et sans issue.

Ce film est l'un des plus poignants constats sur l'aliénation et un douloureux chant d'amour. Au Festival de Venise 1971, il remporta le Prix du Meilleur Film pour la Critique internationale. Il fut tourné dans les mêmes conditions que **Les Visiteurs** de Kazan avec un budget très mince.

Barbara Loden, née en Caroline du Nord, débute à Broadway en 1967 dans **Compulsion**. Elle joue notamment **Look after Lulu** (1959) et **Après la chute** (1964, d'Arthur Miller). A la télévision, elle a interprété le rôle de Laura de **La Ménagerie de verre** de Tennessee Williams. Au cinéma, elle est remarquée dans **Le Fleuve sauvage** (1960) et **La Fièvre dans le sang** (1961) d'Elia Kazan. Elle est l'épouse de ce dernier.

Heroes (U.S.A.)

Mise en scène : Frederick Becker
Distribution : Capital-Film
16 mm - couleurs - 1949-1973

Frederick Becker a regroupé les films 16 mm tournés entre 1949 et 1973 dans trois familles américaines proches parentes, montant chronologiquement un matériau voulu et conçu par ces familles. A partir de ce principe très simple qu'il fallait avoir le culot de concrétiser, Becker a réalisé une véritable tragédie : le matériau, au départ innocent, simple reflet de ces familles, se retourne brutalement contre ces dernières, complètement « détourné » par le principe du montage et de l'accumulation qui jouent un rôle de révélateur incomparable.

Heroes est un film qui propose une façon passionnante de réfléchir sur l'ambiguïté de (des) sens que véhiculent les images. (Gérard Frot-Coutaz, in **Cinéma 75**).

Frederick Becker est un des membres de la famille filmée. Il travaille pour une chaîne de télévision américaine.

Entre ciel et terre (Egypte)

(Baina-s Samâ'wa-l Ard')

Mise en scène : Salah Abou Seif
Scénario : Sayyid Bédir et Salah Abou Seif, d'après le roman de Najib Mah'fûd
Dialogues : Sayyid Bédir

Images : Wah'id Farid
Musique : Fu'ad ed'-D'ahiry
Montage : Emil Bah'ry
Production : Dinâr Films

35 mm - noir et blanc - 1 h 25 - 1959

Interprétation : Hind Rostom, Abdes-Salâm en-Naboulsy, Abdel Monem Ibrahim, Said Abou Bakr, Mah'mûd el Meligui

Quatorze personnes coincées dans un ascenseur entre deux étages. Tous ses occupants sont d'origine et de formation différentes. Devant la mort, chaque personne fait son autocritique. Une femme accouche... Libéré, chacun revient à ses habitudes.

Malgré le suspens et le côté dramatique, ce film est traité avec beaucoup d'humour.

Entre Ciel et Terre a reçu le prix de la Centrale Catholique du Cinéma pour son esprit osé et il fut présenté en U.R.S.S. en 1960.

Salah Abou Seif est né en 1915 dans le quartier le plus pauvre du Caire (Boulac). Il a réalisé trente-trois longs métrages depuis 1945. Il a participé à la naissance du cinéma national et l'a prolongé à partir des années 50 à travers des œuvres imprégnées du sens de la culture populaire et de la personnalité égyptienne.

Haïti : Le chemin de la liberté (Haïti)

(Ayiti, min chimin libète)

Mise en scène : Arnold Antonin

Images : Jules Lecours

Musique : Romolo Grano, morceaux de groupes musicaux haïtiens

Production : Les films de l'homme (Musée de l'Homme)

16 mm - noir et blanc - 1 h 43 - 1974

Le premier long métrage haïtien est un film-document sur la dictature duvaliériste et, donc, interdit dans son propre pays. Film militant conçu de façon didactique et scientifique : la situation actuelle est présentée après un exposé historique très documenté et soigneusement sélectionné. C'est un réquisitoire passionné et raisonné contre le « tonton-macoutisme », que nous avons trop tendance à traiter en Occident comme une dictature folklorique d'opérette à cause de la stupidité affichée de ceux qui l'imposent, mais que les Haïtiens, eux, savent être une des plus sanglantes des temps modernes, et une des plus liée aux grands intérêts américains. L'ennemi principal est toujours le même, dans le continent américain. Dans ce film, la démonstration en est faite avec beaucoup de positivité.

Arnold Antonin est membre de l'organisation révolutionnaire 18 mai-Démocratie nouvelle, de tendance marxiste-léniniste, et directement liée au Tribunal Russell.

Le mouvement diffuse un journal (**Démocratie Nouvelle**) et ce film de façon militante ou dans des festivals — seule sortie possible actuellement car les distributeurs ne se pressent pas au portillon...

Vermisat (Italie)

Mise en scène : Mario Brenta

Sujet et scénario : Mario Brenta, Pier Giuseppe Murgia

Montage : Sergio Nuti

Images : Dimitri Nicolau

Musique : Nicola Piovani

Costumes et décoration : Giorgio Bertolini

Producteur : Carlo Tuzii (co-production RAI - Eucarpia Film)

35 mm - couleurs - 1 h 30 - 1974

Interprétation : Carlo Cabrini (Vermisat), Maria Monti (Maria)

Vermisat est le nom d'un homme qui n'a rien, pas même un nom. En dialecte lombard, c'est le nom d'un homme qui n'a d'autres ressources pour survivre que de vendre des vers de terre — ou bien son sang. Un laissé pour compte de la civilisation industrielle. Aux marges de la ville, ce « ver » rencontre une misérable prostituée avec laquelle, en silence, il se met en ménage. Lorsque, repris par la tuberculose, il sera hospitalisé, elle le quittera pour rejoindre le guérisseur à qui Vermisat s'en remettait de son sort.

Fraternellement, naturellement, simplement, Brenta suit son non-héros, nous faisant vivre son impossibilité d'être, et même seulement d'exister dans une société, une culture qui ne sont pas faites pour lui. On pense à Olmi, on pense au grand néo-réalisme documentaire. Mais il y a du drame contemporain dans cette exclusion du Tiers Monde à domicile et la sociologie est ici filtrée par une sensibilité très actuelle à l'asocialité, à cette sous-culture irrationnelle et primitive que Vermisat vit obstinément.

Le cinéma italien ne nous a pas habitués à tant d'honnêteté, de rigueur et d'authenticité.

Mario Brenta, d'origine vénitienne, a trente-deux ans. Il débute dans le cinéma comme scénariste dans le secteur publicitaire, avant de passer aux longs métrages de fiction comme assistant à la mise en scène et scénariste. Il fait en même temps du cinéma documentaire et réalise différentes émissions pour la télévision (**Racconta la tua storia, Sotto processo**). **Vermisat** est sa première mise en scène de long métrage.



Vermisat

La Circostanza (Italie)

Mise en scène, scénario, images : Ermanno Olmi
Producteur : RAI, Rome
Distr. en France : Michèle Dimitri Films
35 mm - couleurs - 1 h 37 - 1974
Interprétation : Ada Savelli, Gaetano Porro, Raffaella Bianchi, Mario Sireci, Massimo Tabak

Ermanno Olmi observe d'un œil plus neutre, plus froid que de coutume une famille dont les membres participent parfois inconsciemment à un étrange phénomène de désintégration de la « cellule familiale type ». Les destins individuels s'entre-croisent, se chevauchent, se perdent. Olmi suit une ligne narrative elliptique et agressive pour peindre l'éclatement de cet univers domestique. Analyse du quotidien, introspection des psychologies, étude comparative des comportements, Olmi retrouve dans la **Circostanza** des thèmes qui lui sont chers.

Ermanno Olmi est né à Bergame en 1931. Employé à la Société Edison Volta, il commence sa carrière de cinéaste en tournant des petits films sur les initiatives et les problèmes de l'entreprise. Ainsi il réalisa plus de quarante films documentaires. Puis il aborde le long métrage de fiction avec **Le Temps s'est arrêté** (1959) et connaît un grand succès international avec **Il Posto**. **Les Fiancés** (1963) suivent la même veine à la fois sociale et intimiste. En 1965, il réalise **Et vint un homme** dédié au personnage du Pape Jean XXIII. En 1969, il signe **Un certain jour**, puis un téléfilm **I Recuperanti**. Également pour la télévision, il met en scène, en 1971, **Durante l'estate**. **La Circostanza** est son tout dernier film.

Le Chacal de Nahueltoro (Chili)

(El Chacal de Nahueltoro)

Mise en scène : Miguel Littin
Scénario : Miguel Littin
Images : Hector Rios
Musique : Sergio Ortega
Producteur : Cinémathèque du Tiers-Monde et Ciné Expérimental de Chile Production
Distrib. en France : MK2 Diffusion
35 mm - noir et blanc - 1 h 20 - 1970
Interprétation : Nelson Villagra (le « Chacal »), Shenda Roman (Rosa), Luis Melo, Ruben Socotoni, Armando Fenoglio, Marcelo Romo, Luis Alarcon, Hector Noguera, Petro Villagra.

Un paysan illettré tue en état d'ivresse une femme et ses cinq enfants. Arrêté, il est jugé et emprisonné dans un pénitencier où on l'éduque. L'éducation terminée, on l'exécute. Plus proche de Brecht et de Resnais que de Camus et de Cayatte, ce film connut un immense succès public au Chili au temps d'Allende. Ce document est, en effet, exemplaire : un certain type de société en sort condamné à jamais.

Miguel Littin est né en 1942 dans la province chilienne de Palmilla. En 1966, il tourne un premier court métrage en 8 mm. **Le Chacal de Nahueltoro** est tourné en 1969 au moment de la campagne présidentielle qui installera quelques mois après le président Allende au pouvoir. En 1970, Littin est président de Chile Films. En 1972, Littin commence **La Terre promise** qui sera achevé en juillet 1973. Après la chute et l'assassinat d'Allende, Miguel Littin s'est exilé au Mexique.

Vive la lutte des peuples de Guinée-Cap Vert (France)

Mise en scène : Tobias Engel
16 mm - couleurs et noir et blanc - 1974-75

Alors que le Portugal, d'une part, est en pleine mutation politique et que le monde, d'autre part, évolue ou change dans ses bases économiques et, donc, dans sa façon de traiter son « cheptel humain », les peuples d'Afrique face à un Occident qui se déconsidère depuis les guerres mondiales, entreprennent leur libération. Ainsi, en Guinée-Bissau, le P.A.I.G.C. mène-t-il une double lutte armée et pédagogique.

Le film nous montre la formulation politique de soldats, d'enfants des écoles formés par le Parti. C'est un film militant, un film de Parti (voir plus bas), qui utilise des documents en majorité et aussi des éléments fictionnels. « Ce qui ressort de la fabrication de ce film, dit Tobias Engel, c'est que filmer une lutte de libération nationale, c'est fic-

tionnel. Je veux dire que, quand on fil'me un sujet, on a un point de vue ».

Double intérêt de ce film : c'est un document sur une lutte de libération nationale ; et c'est la proposition d'un type de cinéma souvent passionnément discuté : le cinéma militant, qui filme un sujet et ne se contente pas d'être le reflet de la réalité.

Par ailleurs, le film de Engel joue beaucoup sur l'émotion, en particulier, grâce à une bande musicale composée de chants locaux à la gloire de la lutte et même du Parti, d'une rare beauté.

Tobias Engel jeune collaborateur de la revue **Cinéthique**, filme au nom du Parti Communiste Révolutionnaire (marxiste-léniniste) dont un des principaux objectifs idéologiques est de restaurer dans la conscience politique des Français la notion de Parti, seule façon d'avoir une chance de réaliser une véritable lutte révolutionnaire. L'équipe de **Cinéthique** (dont nous verrons un autre film, de court métrage, sur les luttes contre l'impérialisme portugais, **Etudier, produire, combattre**, qui parle du Frelimo) réalise des films sur des luttes de libération nationale dans les pays colonisés et sur des luttes et leur Parti en France.

REMERCIEMENTS

Nous remercions particulièrement la Quinzaine des Réalisateurs, Pierre-Henri Deleau, Christiane Perato et Jacques Poitrat, la Semaine de la Critique, Olivier Barrot et Janine Sartres, l'Institut Portugais du Cinéma, le Centre Portugais du Cinéma et la Fondation Gulbenkian, Georges Papalios, Itanoleggio, la R.A.I., Aldo Tassone, Capital Films et Jacques Robert, Claude Nedjar, la N.E.F., Danièle Feininger, Maurice Tinchant, les Films Molière, Michèle Dimitri, Mme Line Peillon, Roger Diamantis, Henry Thano Zaphiratos, Sovex-portfilm et M. Antonov, Filmbulgaria, M. Stoyanovitch et Mme Mollova, Hungarofilm et Lia Somogyi, l'Institut Hongrois de Paris et M. Sebestyan, Film Polski et Mlle A. Ciezowska, MK2 Diffusion, Marin Karmitz et Evelyn July, l'ambassade de la R.F.A., le Fimverlag der Autoren, Jacques Poitrenaud, Frédéric Mitterand, l'Ambassade d'Egypte et Khemaïs Khayati, Schula Siegfried, Simon Mizrahi, Marcel Mazé, Tristan Renaud et la Cinémathèque de Paris, Claude-Michel Cluny, Michel Ciment et Abdou Achouba Delati sans l'appui amical desquels cette manifestation cinématographique n'aurait pu avoir lieu.

Sélection et organisation
des manifestations cinématographiques
Jean-Loup Passek
assisté de Anne-Marie Cattan, Jacques Grant,
Rui Nogueira et Christian Depuyper

Régie générale
Patrice Barret

Collaboration artistique
Maud Dinand
avec Jacqueline Boineau (La Rochelle)
Anne-Marie Palanque
avec Véronique Attal et Sabine de Nussac (Paris)

Relations publiques
Maryvonne Deleau

Animation
Jean-Louis Bonnin, Nicole Bonnin, Christian Richard,
Jean-Dominique Riondet, Groupe Cinémarge

Coordination régionale
Association départementale
de développement musical (délégué : Alain Pacquier)

Accueil
Jean-Luc Labour
Floraline Coirier, Annick Roblin et Renée Sabatier

Matériel électro-acoustique
Cabasse

Piano Steinway
Clavecin Mercier-Ythier

Editeurs
Editorial Alpuerto, Amphion, Boosey and Hawkes
Max Eschig, Heugel, Leduc, Novello,
Ricordi, Salabert, Universal Edition

Photos
Arnaud Baumann, Dalfrance M. Berger, Donemus,
Filmverlag der Autoren, G.I., Philippe Gras, Mali,
Movie Picture Enterprise G. Papalios Ltd,
Philippe Mory, Pic, Claude Samuel, Nicolas Treatt,
Heide Maria Weiss

Programme
Bernard Vincent (maquette)
Atelier du Château (composition)
I.R.O. La Rochelle (impression)